

## Le chant encore possible?

André Gaulin

Number 63, October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45555ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Gaulin, A. (1986). Le chant encore possible? *Québec français*, (63), 32–34.



# le chant encore possible ?



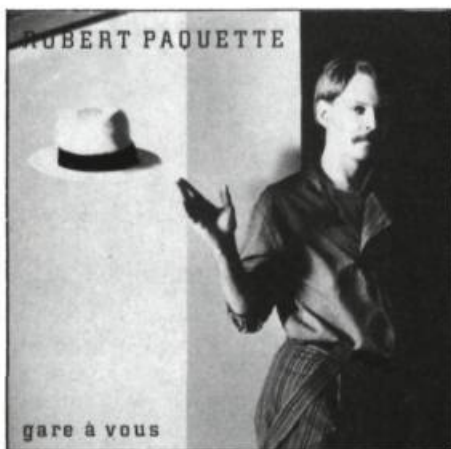
Au-delà du leurre du choix libre de ce temps, tout devient tellement déterminé qu'on se demande ce que l'on peut encore élire. Ceci expliquerait en partie la chute du genre chansonnier dans la civilisation actuelle. La chanson de l'imaginaire, de l'imaginé, a de moins en moins de place. En ce sens, la publicité de Provigo resterait exemplaire de la tendance de plus en plus monolithique d'un non-choix de vie. Si je pointe Provigo, ce n'est pas parce que cette chaîne alimentaire québécoise a fourni 25 000\$ au comité parapluie du non pendant le référendum! Mais plutôt — et l'on y verra peut-être un lien — parce que la publicité de ces super-marchés de l'alimentation est centrée uniquement sur le statut social, sur l'efficacité, sur le non-questionnement. Paul Hébert, entre autres, qui se prête à cette pub, dit même, fin de non-recevoir, de ne pas venir lui chanter de chansons! Provigo vise ainsi la chanson comme fomentuse de possibles dans une société de super-distributeurs qui nous feront bientôt avaler des aliments chimiques. Comme le disait récemment Paul Chamberland (dans *le Devoir* du 10 mai), c'est le cosmonaute Garneau (bras «canadien»



de la tête d'à-côté) qui va du «Bateau ivre» à la fusée spatiale pour revenir cracher sur Rimbaud lors des États généraux sur l'éducation!

Heureusement, il y a encore des femmes et des hommes qui résistent et, parmi eux, des chansonniers. Je me suis rendu chez le disquaire voir un peu la production récente. Je n'y ai pas trouvé un récent Serge Fiori, celui autour duquel tournait le groupe Harmonium. Raison d'y retourner: c'est intéressant de voir ce qui sort, ce qui est épuisé et ce que l'on ne pensait pas trouver. Tiens! Le dernier Robert Paquette, «*Gare à vous*», une voix sans prétention, un camarade ontariois qui a choisi Montréal, qui ne lâche pas au fil des années: son dernier microsillon est entraînant, bien endisqué, varié, musicalement très agréable et ses textes se défendent bien. La peur moderne est inversée. L'agressé se tient debout. Les prédateurs n'ont qu'à mieux sophistiquer leurs manières.

Et puis voilà un double Offenbach, «*le Dernier Show*», un enregistrement issu du spectacle du 1<sup>er</sup> novembre 1985, au Forum de Montréal. Un vrai forum de la chanson rock québécoise. Le groupe qui se sépare commence son tour de chant par «*Ma patrie est à terre*» avec cette voix unique en son genre, l'érailement débridé, le Gerry Boulet qui, on s'y attend, chantera, parmi le choix des 23 textes, «*Je chante comme un coyote*» ou «*la Voix que j'ai*», cette dernière chanson nous laissant voir Offenbach à



son meilleur avec une foule enthousiaste à qui manquera « Cette voix [...] tout angoissée [...] de bête blessée qui n'en finit plus de crever ». Un autre groupe qui quitte le paysage culturel québécois après avoir nourri entre autres quelques générations d'adolescents. Un groupe au parler populaire qui a contribué à incarner la musique rock en français et à ne pas laisser croire que le rock devait parler anglais. Offenbach a-t-il fait seul les frais de cette entreprise ? Ont-ils eu, eux qui ont produit de très nombreux microsillons, le support qu'ils auraient été en droit d'attendre ?

Dans la pensée courante, on lie trop, semble-t-il, le sort de la chanson québécoise au sort de la question nationale. Si la question politique a pu « exploiter » la chanson, il ne faudrait pas nous démettre de notre négligence commune à ne pas supporter une industrie culturelle dont les créateurs doivent vivre. Luc Plamondon, dont on connaît les positions sur la question des droits d'auteurs de chansons, situation scandaleuse s'il en est une, veut-il nous le rappeler en produisant ce « Profil », un microsillon de ses textes de parolier interprétés par Charlebois, Renée Claude, Julien Clerc, Claude Dubois, Diane Dufresne, Louise Forestier, Martine Saint-Clair, Fabienne Thibeault, Nanette Workman et Pauline Julien (qui s'en est allée, elle aussi). Le microsillon qui nous semble familier, reçu, dit à sa manière plusieurs années de la ferveur d'un public québécois passé aux vidéo-clips et à l'humour voyeur.



Un Paul Piché qui reste encore implanté dans le paysage (et Claude Dubois, Michel Rivard, Sylvain Lelièvre dont le dernier microsillon est magnifique, Sylvie Tremblay, Louise Portal, Joe Bocan, Jean Vroom Leclerc) a d'autant plus de mérite. Son dernier *Paul Piché/Intégral* reprend vingt-quatre de ses chansons tirées de spectacles donnés au Spectrum de Montréal, à l'automne 1985. Avec lui, ce sont les musiciens qui font le succès de ses chansons qui sont là, des plus anciens, Réal Desrosiers, Michel Hinton, aux plus récents, Daniel Jean, Rick Haworth, Mario Légaré. Les habitués de l'œuvre seront heureux de retrouver certains textes avec une présentation musicale différente : « L'Escalier » et la dominante du piano, « Quand je perdrai mes chaînes » et son tam-tam moderne, « Y a pas grand chose dans l'ciel à soir » modulé autrement, « Avec l'amour » introduite par « Un sourire » et commencée à cappella. Cette rétrospective permet de mieux cerner le visage de Piché, de 1977 à 1984 (quatre microsillons). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'homme n'a pas changé, avec ou sans barbe, en guitare sèche ou guitare acoustique. C'est l'homme d'un combat, généreux, à l'accent montréalais, chantant une fatigue associée au monde du travail exploiteur de vies humaines, invitant à la lutte fondée sur l'amour. Un chansonnier resté près de la tradition orale, de certaines sources folkloriques, mais résolument moderne : « Même si l' vent peut faire peur/C'est lui

## NOUVEAUTÉ

chez  
**VÉZINA ÉDITEUR**

Vous trouvez  
que les règles  
de grammaire sont  
difficiles  
à comprendre?

**Détrompez-vous!**

Consultez

**l'Aide-mémoire  
grammatical**

de Michel Therrien.

Vous  
découvrirez  
que la  
grammaire,  
c'est  
plus simple  
que vous  
pensez.



### BON DE COMMANDE

DIFFUSEUR:

**gaëtan morin**  
éditeur

C.P. 965, Chicoutimi (Qc)  
G7H 5E8 Tél.: (418) 545-3333

**Aide-mémoire grammatical**

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) à 14,25 \$\* = \_\_\_\_\_ \$

Chèque ci-joint  Payable à la livraison

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

**Vous pouvez aussi commander sans  
frais en composant 1-800-463-9679.**

\*Prix valable jusqu'au 31-12-86. Rég.: 16 \$

# Et si l'apprentissage du français était comme...

L'apprenti conducteur se débrouille sur les routes secondaires (phrase simple), quêtant dans le rétroviseur (acquis) l'instant d'accélérer (bâcler), de dépasser (enrichissement) ou de freiner (difficulté). Il n'ignore pas les limites de vitesse (grammaire) mais les oublie volontiers, même en zone scolaire (orthographe). Maladroit en zone urbaine (plan), il en oublie les signalisations (ponctuation), les clignotants (transition) et même les feux de circulation (paragraphe). Il se trompe dans les échangeurs (relation) de voies rapides (phrase complexe), tente de faire marche arrière (révision) puis choisit de stationner en zone interdite (terme impropre).

Peu habitué à l'autocritique (analyse), il reprend la route (cours de français) et conduira même la nuit (texte littéraire), multipliant les accrochages (vocabulaire) ou pire encore, causant un accident (compréhension). On lui proposera néanmoins de prendre le volant (style) d'un poids lourd (composition) et il ne refusera pas, à l'occasion, de participer à une course (concours littéraire). Et, comble de l'irresponsabilité, on lui suggérera des trucs de cascadeurs (langue publicitaire) dans lesquels il affichera sa certitude d'être un bon casse-cou (élève de secondaire 4).

Enfin, presque assuré d'obtenir son permis (diplôme d'études secondaires), il ne s'inquiète absolument pas des restrictions (niveaux de langue) que celui-ci comportera, pas plus qu'il n'écoute les règles de conduite préventive (communication). Il se voit aux commandes (ordinateur) de son « châr » (abc), la pédale au plancher (Shériff fais-moi peur) sur les highways (anglicisation) de Californie (allo coco) en train de faire mordre la poussière (\$\$\$) à tous les attardés (prof de français).

Et l'attardé, pardon, le prof, et le prof se demande encore comment apprendre à conduire, pardon, à écrire un français à peu près correct à un casse-cou, pardon, un élève de secondaire 4. Il se dit, fort de sa longue expérience de changement de programme... de niveau... de matière... : l'élève ne peut conduire (écrire) correctement sans avoir une connaissance minimale du code de la route (orthographe — grammaire — syntaxe). Et pour vérifier son habileté, il doit évidemment conduire, conduire beaucoup (composer), dans différentes conditions (pastiche — résumé — création). Enfin il espère, il anticipe même le jour où théorie et pratique engendreront une presque parfaite maîtrise du véhicule (langue écrite) pour un, peut-être deux élèves par groupe.

Mais survient un crash (publicité) précédé d'un temps de prouesse (slogan — allitération — logo) où, impuissant, il doit juger la coquille comme une fleur et la fleur comme un rebut, sous de beaux prétextes psycho-socio-économico-con-sommato-idio.

Alors il se prend à maudire toutes les inepties qu'on se plaît, quelque part, à imposer comme mode de l'heure : le s'éduquant — les savoirs — les grille-intelligence — les mots valises — les activités ludiques et pa(s)ludiques — les discours et les cours dits — les stratégies — l'Appel de Sunkist — etc., etc., etc.

Si je dois mordre la poussière, que ce soit par la qualité de la plume et non à cause de la grosseur de l'ergot, s'apprête-t-il à crier quand... un prof de catéchèse le bouscule.

Il était moins ancien que lui...

Jacques BERNARD

qu'il faut chanter» (« Moi j' raconte des histoires »). Ceux qui, par exemple, ne connaîtraient pas « Jalousie » (1984) auraient intérêt à profiter de l'album double qui nous convainc que Piché a son fan club qui connaît bien ses chansons, qui réagit, participe, qui vit avec lui.

Enfin, j'aurais aimé profiter de cette chronique pour parler encore de la chanson de France. C'est peut-être l'un des plus beaux côtés de la crise de la culture québécoise, ici, de nous voir à nouveau attentifs à ce qui se produit en France. Le Festival d'été de Québec nous a présenté Jean-Jacques Goldman ou Hubert-Jean Thiéfaîne. On retrouvera de Goldman un disque produit récemment de ce côté-ci de l'océan *Non homologué*. J'avais pensé présenter plus particulièrement Francis Cabrel qui a fait aussi en 1985, au Canada, ses *Photos de voyages*. Celles et ceux qui voudraient avoir une idée des chansons de Cabrel peuvent se référer à l'album double, où vingt chansons sont prélevées à partir d'enregistrements faits sur le vif : *Cabrel public*. Musique rock, légèrement western, country, beau jeu de guitare ; en général, les textes musicaux de Cabrel sont très chantants, « Carte postale » par exemple. Le texte littéraire se marie très bien à cette musique, comme dans « Petite Marie », avec le bonheur d'un Michel Jonasz. L'ensemble donne souvent une impression de brièveté tellement le plaisir d'audition est grand, l'ensemble lié. Ainsi « Elle écoute pousser les fleurs ». L'espace manquant, disons que la seule chanson « C'était l'hiver » représente bien le talent de Cabrel : le suicide d'une jeune fille y est évoqué avec puissance et lyrisme. Encore une fois, l'enregistrement en direct permet d'apprécier à quel point un chansonnier reste en concordance avec un public. Dans le cas plus précis de Cabrel, on devine d'ailleurs que ce public qui chante avec lui, accueille ses chansons dès les premières notes de musique, doit être polyvalent étant donnés les différents registres thématiques des chansons : vision poétique, vision épique, vision lyrique, frénésie de vivre. Le blues du « Chauffard » illustre bien le rapport du chansonnier au monde, le chansonnier contemporain donnant à la musique une place qu'elle n'avait encore jamais eue dans le texte littéraire : le voilà suspendu à la vie, contre la nuit, le vent, cette vie qui tient à un fil, chauffard soumis au vertige dont on ne sait s'il vient du cœur ou du moteur, chauffard qui veut voir le monde et qui court : « tu pousses la musique plus fort/ pour ne pas sentir les doigts de la mort ». Dans un monde de plus en plus codé, immobile, la musique s'emballe.

André GAULIN